

Handwritten text on the spine label, including the word "Liber" and other illegible characters.

0
2-a



1 Bl zu Sb 3432

Zur

Schr

Gräfl. vom Hagen'schen

Majorats - Bibliothek



MÖCKERN

gehörig

No 3115





HISTOIRE

DU

COUCOU D'EUROPE.

Ouvrage divisé en trois parties, dont la première renferme l'histoire du Coucou ; la seconde, les expériences ou les observations que l'auteur a faites sur cet oiseau extraordinaire ; la troisième, un Supplément, ou des notes critiques qui ont paru propres à mettre dans un plus grand jour les singularités de son histoire.

PAR M. A. J. LOTTINGER,

Médecin pensionné de la ville de Saarbours ; agrégé honoraire et membre de plusieurs Sociétés de médecine et littéraires, et correspondant du Cabinet national de la Société de médecine de Paris.

A STRASBOURG,

CHEZ F. G. LEVRAULT, IMPRIMEUR - LIBRAIRE,
Rue des Droits de l'homme, N.º 33;

Et se trouve à PARIS, chez Fuchs, quai des Augustins, N.º 23,

L'AN 5.

LIST OF THE
OF EUROPE

...

In tenui labor.

...



DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

DE tous les oiseaux que nous voyons en Europe, le coucou, le gobemouche de Lorraine et le merle d'eau sont ceux qui présentent le plus de singularités : c'est pourquoi j'ai cru devoir observer ces trois espèces très-particulièrement. Quoique je me sois livré à cette entreprise avec autant de zèle que de constance, néanmoins je n'ai pu me satisfaire entièrement ; les occupations importantes de mon état ne m'ayant pas permis de pousser mes recherches et mes essais aussi loin que je l'aurois voulu, notamment à l'égard des procédés relatifs à la reproduction du coucou. Cependant l'on sera, j'espère, content de mes nouvelles observations sur cet oiseau.

Ceux qui n'ignorent pas ce qu'il en coûte pour faire d'utiles découvertes relativement

à l'histoire d'un animal qui vit en pleine liberté, sauront apprécier celles qui concernent un oiseau dont les manières de faire sont si extraordinaires et si difficiles à observer, qu'il n'en est aucun au sujet duquel l'on ait autant varié et dont on ait débité plus de fables.

» Comment un seul homme, comment
 » une génération entière, plusieurs même,
 » pourroient-elles complètement, dit M. de
 » Buffon, faire l'histoire d'un seul animal?
 » presque tous les animaux craignent
 » l'homme et le fuient : le caractère de su-
 » périorité que la main du Très-Haut a gravé
 » sur son front, leur inspire plus de frayeur
 » que de respect; ils ne soutiennent pas
 » ses regards, ils se défient de ses embû-
 » ches, ils redoutent ses armes. Pour les
 » connoître dans l'état de sauvage et les
 » suivre jusques dans les retraites qu'ils
 » ont choisies, il faudroit, en les étudiant,
 » faire en sorte de n'en être pas aperçu;
 » car ici l'œil de l'observateur, s'il n'est

» en quelque sorte invisible, agit sur le
 » sujet observé et l'altère réellement. Mais
 » il est fort peu d'animaux, surtout parmi
 » ceux qui sont ailés, qu'il soit facile
 » d'étudier ainsi; les occasions de les voir
 » d'après leur nature véritable, et de mon-
 » trer leurs mœurs pures et franches de
 » toute contrainte, ne se présentant que de
 » loin en loin, il s'ensuit qu'il faut beau-
 » coup de siècles et de hasards heureux
 » pour amasser tous les faits nécessaires,
 » et une grande attention pour rapporter
 » chaque observation à son sujet. «

Aussi rien de plus pénible que mon tra-
 vail sur le coucou; et véritablement, ne vou-
 lant m'en rapporter qu'à moi-même, et s'il
 m'étoit possible, ne connoître que par mes
 propres observations ce qui se passe entre
 lui et les oiseaux qui se chargent de couver
 son œuf, quelle constance ne m'a-t-il pas
 fallu? combien d'obstacles n'ai-je pas éprou-
 vés, et que de courses infructueuses j'ai
 dû faire pour parvenir enfin à la certitude

des faits et des phénomènes que je rapporte dans l'histoire de cet oiseau! Cependant la découverte d'un fait nouveau dans l'étude de la nature causant le plus grand plaisir, transportant même, comme le dit et comme l'a éprouvé souvent le prince des naturalistes, combien agréablement ne me trouvois-je pas dédommagé, quand à l'aide d'un feuillage trompeur, caché dans ma loge pour épier les démarches du coucou, je le surprénois malgré ses mesures, et le voyois, contrairement à ce que dit de cet oiseau M. de M. à la p. 70 du onzième vol. édit. in-12. de l'Histoire naturelle, venir à son jeune, se placer à sa portée et assez près pour en être vu et entendu, et par conséquent s'occuper de lui et lui montrer de l'attachement! ou quand, cherchant à lever le voile qui jusqu'alors nous avoit laissés dans l'incertitude des faits qui concernent le gobemouche de Lorraine mâle, ci-devant le becfigue, et dérober la connoissance de ce qui le distingue entre tous les autres oiseaux,

je découvris sa tendresse incomparable pour sa femelle , à la perte de laquelle il ne peut survivre ; les mutations extraordinaires et presque subites qui se font dans les couleurs de son plumage , ou ses métamorphoses , source de tant d'erreurs ; enfin , les autres faits les plus essentiels de l'histoire de cette espèce si peu connue , quoiqu'elle se perpétue parmi nous , quoique célèbre depuis les temps les plus reculés , et quoique par ses émigrations annuelles elle se montre dans une infinité de lieux !

● Au surplus , ayant déjà fait , il y a quelques années , des observations assez suivies sur le coucou , et ayant reconnu avec étonnement , qu' accusé d'insouciance pour les siens , d'infidélité , d'ingratitude , de barbarie et de plusieurs autres vices , cet oiseau l'étoit injustement , et que ses procédés relatifs à la reproduction de son espèce , que l'on prenoit pour des irrégularités monstrueuses , présentoiént au contraire des phénomènes curieux , des faits intéressans et très-singuliers ,

la plupart mal vus, les autres ignorés ou oubliés; enfin, m'ayant semblé que dans ce qui se passe entre le coucou et l'oiseau qui couve son œuf, et surtout entre le coucou et la fauvette, au lieu d'un écart de la nature, l'on aperçoit le doigt de son auteur qui s'y manifeste, non à la vérité de la manière ordinaire, mais sous les apparences du désordre; je publiai un mémoire dans lequel je cherchai à faire connoître combien la plupart des opinions au sujet du coucou, étoient erronées, et j'observai que l'on eût pu remarquer le fait le plus important, là où l'on n'avoit vu que bizarrerie et que monstruosité. Un savant crut devoir s'élever contre un aperçu que l'opinion générale et le préjugé pouvoient en effet faire regarder comme aussi singulier que nouveau; en conséquence, il opposa à ce que j'en avois publié, des argumens, beaucoup d'hypothèses et quelques expériences. C'est par des notes sous la forme de supplément, ou par des réflexions polé-

miques pour servir de réponse à ces objections, que j'ai terminé l'histoire du coucou; persuadé qu'une discussion de cette nature ne pourra que contribuer à mieux faire connoître cet oiseau et à remplir ainsi mon but.

21

travaux pour servir de réponse à ces ob-
jections, que j'ai terminés l'histoire du con-
suet, pendant laquelle j'ai eu occasion de con-
naître les opinions des auteurs qui ont écrit
sur ce sujet, et de les examiner avec soin.



HISTOIRE

DU

COUCOU D'EUROPE.

LE coucou d'Europe, ou commun, se nomme en latin cuculus, en italien cucco, en anglois cecow, en allemand kukkuk. Il est beaucoup moins connu que son chant, attendu que toujours, ou presque toujours, on l'entend sans le voir. Apertu à une certaine distance, il paroît un oiseau de rapine; mais, quand on vient à le considérer de près, l'on remarque bientôt qu'il n'en a ni le bec ni les pieds. Sa tête est grosse, et sa queue, qui est très-flexible, est composée de dix plumes étagées, longues de sept pouces et demi.

Le coucou, déjà avancé en âge, a la partie inférieure du cou d'un cendré clair, le dessus d'un cendré obscur, et le dessous d'un blanc sale, marqué de taches transversales brunes ou d'un brun noir: sa queue est noirâtre, blanche à l'extrémité, et parsemée en-dessus de quelques petites taches de même couleur.

Plus jeune, presque toutes ses plumes sont terminées de blanc; les couvertures de sa queue sont d'un beau cendré, et son corps est en-dessous plus blanc, et par-dessus d'un cendré moins foncé que celui des vieux coucous. L'on

A

en voit aussi qui, dans les premières années, ont une tache blanche derrière la tête. Au surplus, il en est qui diffèrent entièrement de ceux que je viens de décrire, et j'en conserve un qui ressemble beaucoup plus à un épervier qu'à un coucou ordinaire. Le dessus de son corps est joliment varié de roux, de brun et d'un peu de blanc; le dessous est traversé de bandes d'un brun noirâtre, qui sur le cou inférieur sont en très-grand nombre: on ne lui voit rien de cendré; et quoiqu'il ait la tache blanche, il paroît par des poils assez longs qui lui sortent des narines, et la circonstance dans laquelle il fut tué, qu'il avoit alors deux ou trois ans.

Le coucou n'est pas conformé comme les autres oiseaux. Ceux-ci ont l'estomac attaché au dos, et les intestins dans la partie inférieure du ventre: le coucou, au contraire, a le ventricule voisin de l'anus, et les intestins près du dos; conformation qui paroît la vraie cause de tous les phénomènes que présente cet oiseau. A cette occasion, je dois observer que le cassenoix, quoi qu'en ait dit M. de Montbeillard, n'a pas l'estomac placé de même que celui du coucou, et qu'on lui trouve, entre cette partie et l'anus, une portion des intestins.

Les coucous arrivent en avril et au commencement de mai; cependant, le 29 mars 1784, après un hiver des plus rudes et dans un temps de neiges, il en fut tiré un, dans nos environs, que le chasseur avoit pris pour une bécassine: il étoit parfaitement emplumé, mais fort maigre, sans doute par le défaut de nourriture, et à raison de la route très-longue qu'il venoit de faire.

Les bois sont le domicile ordinaire du coucou; cependant ceux qui se tiennent vers les bords de la mer, préfèrent, dit-on, les petites isles voisines du continent, où ils ne trouvent que des genets et de la bruyère: l'on ajoute qu'ils y sont moins sauvages qu'ailleurs, et qu'ils y chantent de nuit comme de jour; ceci demande d'être confirmé.

Les coucous sont à peine arrivés qu'ils s'appariaient; et il y a plus que de la vraisemblance qu'ils contractent une union durable, sinon pour un long temps, du moins pour celui des nichées: cependant l'on croit assez généralement, que les coucous mâles ne se fixent aucunement, et que leur union, ainsi que celle des cailles, n'est que momentanée. J'ai fait voir, en traitant de celles-ci, combien l'on se trompoit à cet égard, et tout indique que l'on n'est pas moins dans l'erreur au sujet des coucous mâles. En effet, ils reviennent chaque année dans le même canton, et dès que leur femelle a fait sa ponte dans un nid quelconque, l'on entend constamment le chant du coucou dans les environs; ce qui étant, et s'il est vrai que les coucous femelles ne chantent pas, ce sont des mâles que l'on entend alors. Il paroît donc assuré qu'ils restent appariés, du moins pendant tout le temps que demande l'éducation de la famille; et c'est chose suffisamment prouvée par le fait que je vais rapporter, sans parler de la preuve tirée des coucous qui chantent et qui ne viennent point à l'appel.

*EXTRAIT d'une lettre de M. Lucot
d'Hauterive, ci-devant chevalier de S. Louis
et prévôt général à Châlons en Champagne.*

» Me promenant en 1782, dans une forêt
» de Pont-à-Mousson, où je demourois alors,
» j'entendis des oiseaux dont le cri n'avoit pas
» souvent frappé mes oreilles; je m'approchai
» le plus doucement que je pus, et je vis trois
» oiseaux sur une branche de hêtre, dont un
» jeune qui recevoit la becquée de ceux qui
» me parurent vieux. A mon approche, l'un
» des trois s'envola; je le tirai et le tuai: c'est
» celui que je vous envoie. Je fus étonné de
» voir que c'étoit un coucou. Le jeune étoit
» resté sur la branche; je lui jetai quelques
» brins de terre, et comme il voloit très-diffi-
» cilement, je le poursuivis jusqu'à ce que je
» l'eusse attrappé. J'ai nourri huit jours cet
» oiseau. «

LES coucous ne font point de nid et ne cou-
vent pas; cependant ils se perpétuent par le
moyen d'un ou de deux œufs qui doivent être
pondus et couvés dans un nid. A cet effet ils
emploient celui de tout oiseau, dans lequel
leur jeune peut venir à bien, et être élevé jus-
qu'à ce qu'il soit en état de les joindre; et nous
voyons que les espèces qui passent pour être
des plus méchantes, comme la piegrièche et
le corbeau; que celles qui ne souffrent rien
d'étranger dans leur nid, comme la fauvette et
quelques autres, rendent ce bon office au cou-
cou; qu'elles admettent son œuf, qu'elles le

couvent, nourrissent et élèvent le jeune qui en provient. Cependant le coucou use de prudence et de précaution, et l'on ne voit guères qu'il dépose son œuf dans un nid dont le propriétaire commence seulement à pondre, soit parce que celui-ci, y étant encore peu attaché, le quitteroit facilement, soit parce que l'œuf du coucou demande d'être couvé sans délai. C'est encore chose qui paroît certaine, que le coucou, quoi qu'en aient dit quelques-uns, ne débute aucunement par jeter les œufs du nid dans lequel il veut déposer le sien, et que, d'ordinaire, il attend pour le faire que son jeune soit né ou près de naître. Je n'ai jamais vu le cas contraire; et s'il existe ou s'il arrive que l'œuf du coucou soit quelquefois couvé seul pendant plusieurs jours, et à plus forte raison dès l'instant qu'il a été pondu, c'est certainement, comme je l'ai prouvé dans mon mémoire, un phénomène bien singulier à ajouter à tous ceux que présente l'histoire de cet oiseau.

L'on conçoit que le coucou qui cherche à déposer ou qui dépose son œuf dans un nid, doit donner aux propriétaires les plus vives inquiétudes, et qu'il ne seroit pas étonnant qu'alors on les entendit se plaindre, et qu'on les vit s'agiter comme pour se mettre en défense (en tout temps l'apparition seule du coucou produit un effet pareil); mais l'on doit regarder comme un conte fait à plaisir ce que l'auteur des Observations sur l'instinct des animaux, t. I, p. 167 et note 12, dit de ces deux rougegorges, dont l'un donnoit des coups de bec dans le ventre d'un coucou qui vouloit pondre dans son nid, tandis que l'autre mettoit

sa tête jusques dans la gorge béante de cette femelle : en effet, de telles manières sont bien éloignées de celles d'un oiseau qui couve. D'ailleurs le coucou adulte n'ouvre pas ainsi le bec, et il est trop méchant et trop à redouter pour être attaqué de cette manière par de pareils ennemis. Enfin, le rougegorge est plus familier que hardi, et les femelles de cette espèce, de même que les autres, quittent à la vérité très-difficilement leur nid quand elles couvent, mais on ne les voit jamais voltiger ni faire bruit autour de celui qui les inquiète; ce n'est que pour leurs jeunes qu'elles en agissent ainsi.

Dans nos Vôges, ainsi que dans les forêts de la plaine, et vraisemblablement dans les autres contrées où le rougegorge et le chantre se trouvent comme dans celle-ci, le coucou préfère leur nid à tous autres. Ce fait est assez singulier quant à celui du chantre, dont l'entrée est horisontale.

L'on m'indiqua, il y a trois ou quatre ans, un nid de cette sorte, que je conserve, et dans lequel, avec l'œuf du coucou, il s'en trouvoit cinq ou six du chantre. Ce nid étoit à deux pieds de hauteur ou environ, et dans un buisson de ronces si fourni que j'eus peine à y porter la main. Comment donc le coucou avoit-il pu y introduire son œuf ?

D'ordinaire cet oiseau n'en pond qu'un dans un nid; cependant le cas d'y en trouver deux n'est pas fort rare, et sur sept à huit nids je l'ai vu deux fois.

L'œuf du coucou est d'un blanc sale, marqué çà et là de taches brunâtres et irrégulières : il est presque rond et plus gros que celui de l'é-

corcheur. Sa coque est mince; c'est pourquoi il faut moins de temps au jeune coucou pour éclore. D'ailleurs je ne l'ai jamais vu au milieu des autres œufs, mais toujours à côté et sur le bord du nid, apparemment dans la place la plus propre à favoriser son incubation. Pour découvrir si cette conjecture étoit fondée, plus d'une fois je l'ai mis ailleurs; mais bientôt après il avoit repris sa première place: ce qui forme une sorte de preuve, que cet œuf n'est rien moins qu'abandonné par ses auteurs. Mais voulant m'assurer encore plus de ce fait contraire à l'opinion générale, j'ai employé des moyens qui m'ont parfaitement réussi, et je puis affirmer que le coucou vient de temps à autre visiter son œuf, et plus souvent quand son jeune doit éclore, attendu qu'après sa naissance ses parens jettent du nid tout ce qui peut le gêner ou lui nuire, œufs ou jeunes, ne faisant quartier à aucun.

Dés naturalistes, auxquels ces manières de faire du coucou n'étoient sans doute rien moins que connues, ont publié que le jeune de cet oiseau vient à bien dans le même nid avec ceux du propriétaire, et que ces derniers, devenus trop grands pour pouvoir tenir dans un pareil logis, se réfugient dans la mousse et les herbes des environs, où ils sont nourris par leurs père et mère en même temps que le jeune coucou. Mais ces assertions, contraires à l'observation, ne sont pas même vraisemblables: on le reconnoitra sans peine, en faisant attention aux inconvéniens et aux risques que courroit l'œuf du coucou, si cet oiseau n'usait pas des précautions dont j'ai parlé. En effet, sil

arrivoit que les enfans de la maison ou les jeunes du nid dans lequel se trouveroit un tel œuf, vinsent à éclore ou à naître les premiers, leurs père et mère peu après, assez occupés de leur nourriture, s'amuseroient-ils à couvrir l'œuf intrus dans ce nid, et le pourroient-ils? Dans le cas, au contraire, que le jeune du coucou naitroit en premier lieu, et que ses père et mère adoptifs devroient couvrir dans le même nid leurs propres œufs, ne seroit-il pas très-naturel qu'ils leur donnassent la préférence, et que le petit étranger fût négligé ou abandonné? Il est vrai que l'un et les autres venant à éclore en même temps ou à peu près, il seroit possible que tous fussent entretenus pendant quelques jours, même par un petit oiseau, comme un rougegorge ou un chantre; mais comment ensuite de tels pourvoyeurs, déjà assez occupés par un seul, pourroient-ils suffire à une multitude dont l'accroissement augmente chaque jour ses besoins? Il est très-assuré, d'autre part, qu'après quelque temps un nombre de jeunes ne pourroient tenir avec le coucou dans un nid tel que celui des oiseaux ci-dessus nommés, et que hors du nid ils périroient bientôt, soit par le défaut de chaleur, soit par les injures du temps, soit par la dent des animaux carnivores.

C'est surtout pendant les deux ou trois jours qui suivent la naissance du coucou, qu'il est assez laid pour qu'on ait dit qu'il ressemble à un crapaud; cependant il n'y a guères que des bucherons et autres gens pareils, toujours disposés à défigurer les objets, en voulant les rendre extraordinaires ou merveilleux, qui aient pu lui prêter une telle ressemblance. En effet,

si le coucou qui vient de naître est couvert de poils noirâtres, si son corps paroît aplati, et s'il ouvre un large bec lorsqu'on l'approche, ce n'est pas assez pour le dire semblable à l'animal le plus hideux. On retrouve ce propos plus ridiculement encore dans l'histoire de ces prétendus coucous qui passent l'hiver dans un creux d'arbre, et qui, pour se garantir, se dépouillent de leurs plumes. J'ai dit *plus ridiculement*, parce qu'en effet il n'en est pas d'un coucou adulte comme de celui qui vient de naître, puisque ce dernier présente véritablement quelque chose de singulier, au lieu qu'un coucou adulte n'a pas moins, quoique dépouillé, l'apparence d'un oiseau, qu'un merle dénué de ses plumes.

Le jeune coucou croît fort vite, et ses père et mère nourriciers ne partageant pas leurs soins, on les voit sans cesse occupés de son bien-être. Il reçoit aussi la visite de ses parens, qui ne manquent pas de venir vers lui plus d'une fois le jour, et assez près pour en être vus et entendus, mais pas assez pour inquiéter ses pourvoyeurs : alors, plus satisfait, le jeune coucou cesse ses clameurs ordinaires. Au surplus, c'est sans fondement que l'on a dit qu'à cet âge il a le bec presque toujours ouvert; il ne l'ouvre que pour recevoir la becquée et pour en imposer à ceux qui l'approchent, ainsi que font les jeunes du torcou.

Devenu plus grand et en état de prendre l'essor, le jeune coucou quitte le lieu qui lui a servi de berceau, et dès-lors il va joindre ses vrais père et mère. On a dit qu'auparavant il dévorait ceux qui l'avoient nourri. Ce qui a

donné lieu à une accusation aussi singulière, ou plutôt à cette fable, c'est sans doute l'opinion dans laquelle l'on est assez généralement, que le coucou détruit les œufs et les jeunes des autres oiseaux : c'est l'histoire rapportée par M. Klein : c'est qu'on a pu trouver dans le ventricule de quelques jeunes coucous des indices qu'ils ne se nourrissent pas toujours et uniquement d'insectes (ayant vu moi-même un osselet dans l'estomac d'un coucou qui ne voloit que depuis peu) : c'est qu'il est connu que les coucous adultes sont méchants et jaloux à l'excès, qu'ils se poursuivent et se battent fréquemment; que, sans armes offensives, ils joignent à la méchanceté une audace si grande, qu'il n'est peut-être pas d'être animé qui fasse mieux voir ce que peut le courage sans la force et avec un corps qui n'en a que l'apparence.

M'étant avisé de présenter un vieux coucou empaillé à un jeune de cette espèce que l'on nourrissoit à la maison, et qui pouvoit avoir alors sept à huit mois, je le vis sur le champ se boursouffler et redresser ses plumes comme font les dindons irrités; puis étendant jusqu'à terre bientôt une de ses ailes, bientôt les deux, et s'élevant sur ses pieds le plus possible, s'abaissant ensuite pour se relever promptement, menaçant enfin des yeux, du bec et du gosier dont il sortoit un cri de colère, il s'élança avec fureur sur le coucou fixé sur le bois que je tenois à la main. Dix fois je le repoussai avec force, et lui donnant de grands coups, je le renversois; cependant je ne pus jamais le rebuter, et quoique tout essoufflé, toujours il revenoit à la charge.

Depuis , ayant répété souvent et à dessein cette sorte de lutte, quelquefois en place du coucou empaillé je me suis servi d'un pic noir formidable par sa taille et par son grand et large bec ; mais la vue de cet oiseau irritoit le champion au lieu de l'intimider , et sans perdre de temps il s'élançoit sur lui avec une fureur et un acharnement incroyables. Je le frappois du bec de mon pic , et je lui portois de tels coups, qu'en le renversant je le jetois au loin ; ce qui ne faisoit que l'animer davantage : néanmoins, deux fois dans le fort du combat, et sans qu'il s'en pût douter, ayant substitué un jeune chat à l'oiseau empaillé dont je m'étois servi jusqu'alors , et s'étant rué sur lui comme de coutume, il n'eut pas plus tôt reconnu son erreur et à quel ennemi il avoit à faire, que promptement il prit son vol et s'éloigna le plus possible. Un geai vigoureux n'osoit l'approcher , et si par mégarde cela lui arrivoit, encore plus vite il étoit chassé et poursuivi ; des mésanges et des pinçons, oiseaux qui passent pour être hardis, fuyoient promptement, jetant des cris qui marquoient leur crainte, si on les mettoit à sa portée.

D'après ces faits et d'autres dont il sera question par la suite , l'on peut apprécier ce que des naturalistes ont écrit du jeune coucou de retour dans sa patrie après une première absence. Arrivé, disent-ils, dans le lieu où il est né, s'il y retrouve ses père et mère nourriciers et ses frères enfans de ceux-ci, tous éprouvent une joie réciproque , chacun à sa manière ; et ce sont sans doute, ajoutent les auteurs de cette observation, ces caresses naturelles, ces ex-

pressions, ces cris d'allégresse et leurs jeux, que l'on aura pris pour une guerre que les petits oiseaux font au coucou... Mais ces prétendues caresses, mais ces témoignages d'amitié et de reconnaissance, sont aussi imaginaires que la barbarie et l'ingratitude reprochées au jeune coucou; et c'est ce dont j'ai eu lieu de me convaincre par nombre de faits par lesquels il est parfaitement prouvé, qu'au lieu d'être les bienvenus, les coucous sont assaillis et hués dès qu'ils se montrent, et ce non-seulement à leur arrivée et par quelques sortes d'oiseaux, mais encore dans tous les temps et par un grand nombre d'espèces.

Le jeune coucou ayant quitté ses pourvoyeurs et rejoint ses père et mère, il se tient avec eux ou à leur portée, tant et si long-temps qu'il a besoin de leur secours, et peut-être même fait-il le premier voyage en leur compagnie: cela est assez vraisemblable, étant de fait que dans le temps de l'émigration, l'on voit plusieurs coucous qui font route ensemble, qui s'arrêtent sur le même arbre où ils se reposent sans faire de bruit, car ces oiseaux ne se font entendre que dans la saison des nichées et jusques vers les premiers jours de juillet.

Les femelles passent pour n'avoir pas de vrai chant ou du moins pour l'avoir très différent de celui du mâle: ce fait ne seroit rien moins que certain, s'il étoit bien prouvé que ce fût à leur voix que les coucous mâles crussent se rendre, quand ils sont appelés par les chasseurs, qui ne font en effet qu'imiter leur chant ordinaire. Au reste, entre les coucous mâles il s'en trouve qui chantent,

et qui néanmoins se refusent constamment aux invitations des chasseurs qui les appellent, et ce sont sans doute des individus qui sont appariés. J'ai déjà observé que c'est à l'occasion d'une pareille insensibilité, ou plutôt d'une fidélité semblable, que j'ai découvert et prouvé, contre l'opinion générale, que les cailles s'apparient.

Les coucous vivent d'insectes, et ils passent pour se nourrir aussi d'œufs et même des jeunes naissans qu'ils trouvent dans les nids des petits oiseaux; mais il est difficile de savoir au juste ce qu'il en est: car si j'ai vu un osselet dans le ventricule d'un coucou, j'ai vu aussi nombre de fois des œufs et des jeunes jetés par le coucou sans qu'il y eût aucunement touché. D'ailleurs je ne pourrois assurer que l'osselet ci-dessus fût d'un oiseau, quoique je l'examinai avec attention.

Un naturaliste a dit qu'il n'y avoit que les mâles qui fissent telle déprédation; mais cette opinion n'est aucunement fondée. Au surplus, s'il est vrai que les coucous se repaissent quelquefois d'œufs et même de jeunes, il n'est pas étonnant qu'ils soient odieux aux autres oiseaux, et que ceux-ci s'attroupent et se réunissent pour les insulter.

C'est en août et en septembre que les coucous nous quittent; alors on en voit jusques dans les lieux cultivés et peu éloignés des habitations. Dans cette saison ils prennent de l'embonpoint, et leur chair est très-délicate; mais difficilement on les approche. La plupart se retirent en Afrique, et l'on sait que dans les deux passages ils sont fort communs dans l'île de Malte.

E X P É R I E N C E S,
O U O B S E R V A T I O N S,

*Qui forment la preuve de ce que j'ai dit
du coucou, et de ce que j'en ai rapporté
de contraire aux opinions et aux histoires
qu'on en a données jusqu'à présent.*

O B S E R V A T I O N P R E M I È R E.

EN mai 1776, je vis un nid de rougeorges dans lequel étoit né un coucou. Les œufs du rougeorge se trouvoient hors du nid, et placés de façon que cet oiseau étoit obligé de passer par-dessus pour parvenir à son nid.

O B S E R V A T I O N I I.

LE 21 du même mois l'on me fit voir un nid de rougeorge avec un jeune coucou : trois petits rougeorges avoient été jetés hors du nid, et ceux-ci étoient étendus sans vie à très-peu de distance.

O B S E R V A T I O N I I I.

VERS le milieu de juin de la même année, il me fut montré un nid de chantre, qui étoit occupé par un jeune coucou. Je me plaçai de façon à pouvoir observer ses père et mère nourriciers, et plusieurs fois je les vis lui donner la becquée : un vieux coucou se faisoit entendre alors dans les environs, et il me parut que le petit lui répondoit.

OBSERVATION IV.

Le 2 juin 1788, j'allai voir un nid de rougegorge, dans lequel il y avoit sept œufs, un de coucou et six du rougegorge, qui couvoient fortement. Le 9, dans la matinée, tous étoient encore intacts; mais sur le soir, étant retourné vers le nid, et le rougegorge qui l'occupoit s'en étant allé, il mit à découvert un jeune qui venoit de naître. Le 11, sur le soir, les œufs du rougegorge accompagnoient encore le jeune; cependant, le 12, vers les dix heures du matin, j'en trouvai cinq jetés à un demi-pied du nid ou environ, et le sixième entre de petites racines qui étoient au-dessus. Je cassai un des œufs, et j'y vis un petit rougegorge prêt à éclore. Persuadé que cette expédition avoit été faite par les vieux coucous, pour mettre plus à l'aise leur petit, lui procurer une nourriture plus abondante, et donner à ses nourriciers plus d'attachement, je me fis une loge où je me plaçai, espérant pouvoir apprendre par ce moyen si les vieux coucous, après avoir débarrassé leur jeune naissant, continuent de le visiter. Mais pendant l'espace d'une heure et plus, je ne vis que les rougegorges qui sept fois entrèrent dans le nid; cependant j'ouïs constamment chanter des coucous dans les environs. Après six ou sept jours le jeune se trouva avoir déjà trois pouces et demi de longueur et un de largeur sur le dos: le 15 il avoit grossi très-considérablement, et ce jour l'œuf du rougegorge, qui étoit resté entre les racines au-dessus du nid, s'en étant détaché, je le trouvai avec le jeune coucou. Je l'accompagnai aussi-tôt de

quatre autres tirés d'un nid d'écorcheur, voulant reconnoître si le coucou, en faisant sa visite ordinaire, les jetteroit, ou si le rougegorge trouvant ce nouvel embarras s'en déferoit; en conséquence je me mis dans ma loge, de laquelle je n'aperçus que les rougegorges, qui plusieurs fois vinrent ou pour couvrir le jeune coucou, ou pour lui donner la becquée. Quelques jours après, étant revenu voir le nid, je trouvai le jeune oiseau tranquillement sur les œufs qu'on y avoit introduits: ce qui prouve que les vieux coucous ayant une fois jeté ceux qui se trouvent dans le nid où leur jeune vient d'éclorre, ils restent sans inquiétude à cet égard, n'étant pas naturel que des œufs sortis d'un nid y rentrent jamais.

OBSERVATION V.

LE 25 juin 1780, je me rendis dans la forêt de Hesse, pour y voir un nid de rougegorge dans lequel il y avoit quatre œufs de cet oiseau et deux de coucou; le rougegorge les couvoit, et j'observai que ceux du coucou étoient placés à l'ordinaire à côté des autres et vers les bords du nid: des coucous chantoient dans les environs.

OBSERVATION VI.

EN juin 1782, il fut trouvé un nid de grande piegrièche, avec trois œufs, dont un de coucou; on le vit ensuite avec cinq: cependant le coucou naquit le premier, et il ne fut pas plus tôt né que les œufs de la piegrièche furent expulsés du nid. Le jeune coucou vint à bien, et fut nourri et entretenu par la piegrièche.

OBSERVATION

OBSERVATION VII.

LE 27 juin 1782, j'enlevai un nid de chantre, qui étoit dans un buisson de ronces, à un pied et demi de hauteur : il s'y trouvoit six œufs, un de coucou et cinq du chantre.

OBSERVATION VIII.

LE 30 juin de la même année, je fus appelé pour voir un nid de rougegorge, dans lequel il y avoit cinq œufs, trois de rougegorge et deux de coucou. Le 2 du mois suivant, je trouvai un de ceux-ci hors du nid, et dedans un jeune coucou avec un œuf du rougegorge. Croyant que peut-être le coucou s'étoit trompé, ou que, ayant été surpris, il avoit été dérangé dans son opération, je remis son œuf dans le nid avec un du propriétaire; puis je me plaçai dans une loge fort à portée, espérant que je verrois peut-être le coucou se présenter pour expulser ce dernier œuf : mais, bientôt, vint le rougegorge qui, m'ayant aperçu, se retira, et passa une heure et plus autour du nid avant d'y rentrer. Cependant vers les dix heures et demie, un coucou que j'avois ouï chanter depuis long-temps dans les environs, vint se percher sur le hêtre contre lequel étoit ma loge; et à peine y fut-il que sa présence ou son entretien avec son jeune fit arriver un nombre d'oiseaux, qui se mirent à crier et à le huer, comme font la plupart de ceux qui viennent à la pipée. Je m'éloignai, satisfait de ce que j'avois vu, et bien résolu de me rendre le lendemain dès le matin dans mon observatoire: ce qu'ayant fait, je vis bientôt le rougegorge entrer dans le nid, et 25 ou 30 minutes après,

précisément à la même heure que la veille, vint à la sourdine le vieux coucou, qui se plaça sur le hêtre à portée de son jeune, où plus vite encore il fut environné de plusieurs sortes d'oiseaux, parmi lesquels je remarquai une grive qui s'agitoit et battoit des ailes, comme fait la grive quand elle est animée. Je me retirai sur le midi, et quoique je ne m'absentai guères qu'une demi-heure, à mon retour je trouvai l'œuf du coucou sur le bord du nid. Je pris le parti de le rentrer, puis je me remis dans ma loge; mais à peine y étois-je, que je vis de nouveau le même œuf sur le bord, et certainement c'étoit le petit coucou, puisqu'il étoit seul, qui en se remuant avoit fait sortir cet œuf, lequel, étant clair et par cette raison très-léger, pouvoit facilement être jeté. Je le remis dans le nid, et dans l'endroit le plus profond, où il resta; ce qui confirme l'opinion, que les vieux coucous, ayant une fois sorti les œufs du nid où vient de naître leur jeune, ils ne s'occupent plus de cette précaution. Trois ou quatre jours après, étant retourné voir le jeune coucou, je le pris à la main, et je le fis crier; mais ses père et mère n'eurent garde de se montrer: je l'attachai hors du nid au moyen d'un fil, et les rougegorges vinrent à lui sans difficulté. L'ayant mis dans une cage à cinq ou six pieds de hauteur, après beaucoup de façons ils s'en approchèrent enfin, et lui apportèrent à manger. Finalement, je le sortis de là pour le suspendre par le moyen d'un fil dans un lieu où il pouvoit être vu et reconnu par ses parens; mais ce fut en vain, ils ne se montrèrent pas, craignant sans doute d'effaroucher et d'inquiéter ceux qui tenoient

leur place. Alors je formai une sorte de nid dans un endroit éloigné du premier, et j'y plaçai le jeune coucou, qui, par ses cris ordinaires, attira bientôt les rougegorges, que je vis peu après le servir comme de coutume. Le 24 juillet, étant retourné vers le gîte que je lui avois fait, je ne l'y trouvai plus; mais j'eus lieu de croire qu'il étoit peu éloigné, ayant observé à travers les arbres, et d'assez près, un gros oiseau qui fuyoit et qui me parut un coucou.

OBSERVATION IX.

Le 16 juillet de l'année 1786, j'ai été appelé pour voir un jeune coucou seul dans un nid de rougegorge.

OBSERVATION X.

Le 16 de juin 1787, naquit un jeune coucou dans un nid de rougegorge, dans lequel il y avoit cinq œufs; le lendemain les jeunes du rougegorge ayant éclos, le vieux coucou ne tarda pas à les jeter. En effet, ce même jour ils furent trouvés hors du nid et sans vie.

R É S U L T A T

D E S

OBSERVATIONS PRÉCÉDENTES.

IL résulte de ces observations et de celles qui se trouvent dans la partie historique qui les précède :

Que les coucous devenus adultes ne sont rien moins que timides , quoi qu'en ait dit Aristote ;

Que ce ne sont pas des caresses , comme il est dit page 441 du discours sur le coucou , vol. 11 , édit. in-12 de l'Histoire naturelle , qu'ils reçoivent des autres oiseaux à leur arrivée ou en tout autre temps , mais des huées et des insultes ;

Qu'ils s'apparient , et que , contrairement à ce qu'on lit page 470 du même discours , leur union n'est pas furtive : ce qui est parfaitement prouvé par le fait rapporté par M. Lucot de Hauterive , et par ceux dont j'ai fait mention ;

Qu'on trouve des œufs et des jeunes du propriétaire du nid où le jeune coucou vient de naître , auxquels il ne paroît pas que les père et mère de ce jeune aient touché , sinon pour les expulser ;

Que les coucous ne jettent pas toujours de prime abord les œufs de l'oiseau dans le nid duquel ils veulent pondre le leur , et que d'ordinaire ils attendent plusieurs jours pour ce

faire, et même jusqu'à ce que leur jeune soit éclos;

Qu'ils ne placent pas cet œuf dans le milieu du nid, mais vers les bords, et apparemment dans l'endroit le plus avantageux pour son incubation;

Qu'ils vont le visiter de temps en temps, et que cette visite est nécessaire vers la fin de l'incubation;

Qu'ils jettent les jeunes du propriétaire du nid, s'ils naissent avant le leur, et leurs œufs, si leur jeune vient à éclore le premier;

Qu'ils vont voir le nouveau né, et qu'ils semblent s'entretenir avec lui;

Que dans leur visite ils prennent de grandes précautions pour ne pas effaroucher la couveuse ou les père et mère nourriciers de leur jeune;

Que, devenus assez grands pour voltiger, les jeunes coucoux rejoignent leurs vrais père et mère;

Que par conséquent les vieux coucoux, contrairement à ce qui est dit à la page 470, édit. in-12, vol. 11 de l'Histoire naturelle, font quelque chose pour leurs petits encore à naître;

Qu'ils leur montrent des attentions affectueuses et qu'ils s'en occupent quand ils sont nés, quoique M. de M. assure dans son discours qu'ils n'en font rien.

N O T E S ,

O U

S U P P L É M E N T ,

*Pour servir à l'histoire du coucou , et de
réponse aux critiques qui ont été faites
de quelques endroits d'un mémoire que
j'ai donné sur cet oiseau.*

LE savant qui a traité du coucou dans l'Histoire naturelle, débute par établir que la plus grande singularité que présente cet oiseau, quoique, selon lui, elle ne soit pas sans exemple, c'est l'habitude bien constatée de pondre dans le nid d'autrui; et pour prouver qu'en effet cette singularité n'est pas unique, il cite le moineau et le torcou, qui vont quelquefois pondre, l'un dans le nid de l'hirondelle à fenêtre, et l'autre dans le creux qui a servi à la sitelle. Mais ces exemples étant individuels et n'appartenant pas à l'espèce, ils ne signifient rien : le moineau et le torcou, considérés comme espèces, pondent en effet dans leur propre nid, si toutefois on peut dire, que le torcou en fasse un.

L'historien parle ensuite des caresses que le jeune coucou, au retour de son premier voyage, fait à ses père et mère ainsi qu'à ses frères nour-

riciers; et non-seulement il semble y croire, mais encore à la fable de ces coucous qui se mettent nus en hiver pour avoir plus chaud, et qu'on trouve dans un creux d'arbre, assez défigurés pour ressembler à des crapauds.

En revanche il révoque en doute la justesse et le mérite de l'observation de M. Hérisant, ou du moins il y met peu d'intérêt (je veux parler de l'emplacement singulier du ventricule et des intestins du coucou; emplacement qui est en raison inverse de celui dans lequel se trouvent ces mêmes parties dans les oiseaux qui couvent leurs œufs); et quoique cette conformation extraordinaire présente une raison physique et très-apparente de ce que le coucou ne couve pas le sien et ne fait pas de nid, le naturaliste lui a préféré de pures suppositions. Telle est la mue si tardive du coucou, qu'elle n'est pas achevée quand il arrive: telle est sa foiblesse prétendue, qui est alors si grande, qu'il ne fait que se traîner de buissons en buissons en sautillant comme une grive: tel est encore l'appétit du mâle et non de la femelle pour les œufs; le danger qu'il ne dévore les siens propres; le soin qu'a la femelle de les cacher pour les soustraire à ce goût dénaturé; la distribution qu'elle en fait pour les lui mieux dérober: toutes choses qui, si elles étoient fondées, suffiroient pour prouver, contre l'opinion de l'auteur, qu'au lieu de suivre l'ordre généralement établi, le coucou s'en écarte au contraire très-singulièrement. Mais ces assertions doivent être ajoutées à tant d'autres que l'imagination a prêtées à cet oiseau. En effet, le coucou arrive parfaitement emplu-

mé, et venant de si loin, comment cela se pourroit-il autrement? On le voit alors, au lieu de sautiller et de se traîner, voler rapidement, aller de forêts en forêts, d'arbres en arbres, toujours chantant et toujours en mouvement pour trouver à s'apparier, s'il ne l'est pas. Quant au goût exclusif du mâle pour les œufs, c'est un fait supposé; mais fût-il prouvé, le seroit-il qu'il détruit le sien? et, se trouvât-il quelques individus capables de ce procédé dénaturé, oseroit-on en charger l'espèce? L'on devine sans peine pourquoi l'auteur n'a pas accordé à la femelle cet appétit; il a très-bien prévu qu'on pourroit lui objecter que tous les jours on trouve intacts cinq à six œufs avec celui de cette femelle. Enfin, la distribution des œufs paroît aussi peu fondée; car, outre qu'on n'en a aucune preuve, mes observations font foi, ainsi que je l'ai déjà dit, que, plus souvent qu'on ne le croit, l'on trouve deux œufs de coucou dans un même nid.

C'est cependant de tous ces faits plus que douteux et vraiment fabuleux, que part l'histoire pour expliquer la plus grande partie des phénomènes que présente le coucou; ce qu'il a fait avec beaucoup d'art, et de manière à en imposer même à des hommes de lettres, comme on l'a vu dans certains ouvrages périodiques, et notamment dans le *Mercur* de France.

» Arrivé, dit-il, au printemps, le coucou a
 » besoin de refaire ses plumes, et le superflu
 » de sa nourriture étant absorbé par cet ac-
 » croissement, il ne peut fournir à la repro-
 » duction; c'est pourquoi il ne fait qu'un œuf
 » et tout au plus deux. Ayant moins de res-
 » sources pour l'acte principal, il en a moins

» aussi pour les accessoires tendans à la con-
 » servation de l'espèce, tels que la nidification
 » et l'éducation; tous actes qui partent d'un
 » même principe et qui gardent entr'eux une
 » sorte de proportion. D'ailleurs, de cela seul
 » que le coucou mâle a l'instinct de manger les
 » œufs des oiseaux, sa femelle doit soigneuse-
 » ment lui cacher le sien, ne pas retourner à
 » l'endroit où elle l'a déposé, de peur de le lui
 » indiquer; enfin, elle doit choisir le nid le plus
 » éloigné des lieux qu'elle fréquente. Considé-
 » rés ainsi, ajoute l'auteur, les procédés du
 » coucou rentreroient dans la loi générale, et
 » supposeroient l'amour de la mère. «

Mais la loi générale suppose aussi l'amour
 du père: mais il est de fait que les coucous
 mâles ont les mêmes façons de faire que les
 cailles, et qu'à peine arrivés on les voit en nom-
 bre à la suite d'une femelle, se battre et se pour-
 suivre pour elle: mais il est certain qu'ils ac-
 courent même au chant de leurs semblables;
 qu'ils sont extrêmement jaloux; que de retour
 dans leur patrie, ils travaillent aussi prompte-
 ment que les autres à la propagation de leur
 espèce; que dès la fin de mai on voit déjà de
 leurs jeunes; qu'ils ne s'éloignent pas du lieu
 où est le nid qu'ils ont adopté; que ce nid
 leur est cher, et qu'ils vont le visiter de temps
 à autre: toutes choses qui sont bien prouvées,
 notamment par la huitième de mes observa-
 tions. Au surplus, si le mâle est si fort à redou-
 ter, tant et si long-temps qu'existe son œuf ou
 celui de sa femelle, et si celle-ci est obligée de
 prendre de si grandes précautions pour le lui
 cacher, il se tient donc à portée de cet œuf;
 il ne s'éloigne donc pas de sa compagne.

Le coucou, dit l'historien, n'est pas le seul parmi les oiseaux connus qui ne fasse pas de nid : » plusieurs espèces de mésanges, les pies » et les martin-pêcheurs n'en font pas. «

Cela est vrai : mais ces oiseaux n'en ont pas besoin, et il en est tout autrement du coucou, qui ne peut se passer d'un nid et qui n'en fait point : c'est cette singularité qui lui est propre et que ne présente aucune autre espèce.

» Le coucou, dit-il encore, n'est pas le seul » qui ne couve pas son œuf, puisque l'autruche est dans le même cas. «

Ce raisonnement n'est pas moins vicieux que le précédent, l'exemple de l'autruche n'ayant en effet aucune parité; et véritablement, fût-il assuré qu'elle ne couvât pas, que prouveroit ce fait, sinon que l'œuf de cet oiseau ne demande pas d'être couvé, au lieu que celui du coucou doit l'être pour venir à bien?

» Le coucou, continue l'auteur, pond quelquefois deux œufs, quoique le cas soit très-rare. «

J'ai déjà observé qu'il ne l'est pas autant qu'on l'a dit, puisque sur huit nids, je l'ai vu deux fois. Je conviens ici que dans mon mémoire j'ai avancé trop facilement, d'après nombre d'auteurs et surtout d'après l'Encyclopédie, que le coucou ne pond qu'un œuf; mais ayant ensuite voulu tout voir par moi-même, j'ai été bientôt convaincu du contraire.

Mes observations m'ont aussi appris que c'est sur des faits très-inexactes, que j'ai insinué trop généralement que l'œuf du coucou se trouve seul dans un nid; et il paroît certain que d'ordinaire cet oiseau commence tout simplement

par ajouter son œuf à ceux du nid qu'il adopte; qu'il ne jette ensuite ceux-ci qu'après quelques jours, et même sa coutume est d'attendre que son jeune soit éclos: d'après cela, ce n'est pas chose étrange que l'on ait apporté à M. de M. des nids avec un coucou nouvellement né, et des œufs, ou des jeunes venant d'éclore. Mais que penser de ce nid de grives dans lequel, selon lui, se trouvoient un coucou naissant et deux griveteaux commençant à voltiger? Voyez page 454, vol. 11, édit. in-12. Comment croire que les père et mère de ceux-ci, occupés sans cesse à les nourrir, avoient pu en même temps rester sur leur nid pour y couvrir et faire venir à bien le petit étranger?

Que dire encore de ce nid de fauvette à tête noire, que je dois avoir vu avec un coucou à peine éclos et un jeune de la fauvette volant déjà? *Ibid.* Certainement il y a *quiproquo* à mon occasion, et je puis assurer que je ne vis jamais tel cas: j'ajouterai qu'il me paroît peu possible, pour ne rien dire de plus.

» La conduite du coucou, s'écrie l'historien
 » après ces objections, n'est donc pas une ex-
 » ception à la loi, puisqu'elle rentre dans l'or-
 » dre général: il étoit donc au moins inutile
 » de recourir à un décret particulier pour ex-
 » pliquer les procédés de la femelle de cet
 » oiseau. «

J'ai déjà fait voir si le coucou rentroit en effet dans l'ordre général, lui qui a besoin d'un nid pour perpétuer son espèce, et qui n'en fait pas; lui dont l'œuf doit être couvé et qui ne le couve jamais. J'ajouterai qu'il ne faut aucunement confondre les procédés de cet oiseau avec

leur résultat ou leur fin; car celle-ci ayant la reproduction de l'espèce pour objet, elle ne peut être regardée comme faisant exception à la loi. Mais si l'on considère quels sont pour parvenir à cette fin les moyens employés généralement par la nature, ou ceux établis par cette loi que M. de Buffon appelle la loi du sentiment, laquelle porte tous les oiseaux à faire un nid s'ils en ont besoin, à y pondre leurs œufs, à les couvrir assidument et à nourrir les jeunes qui en proviennent, peut-on dire que le coucou qui agit contrairement à ce que prescrit cette loi, n'y fait pas exception?

A l'égard de la loi de la nature qui concerne le coucou et que M. de M. traite de superfluité; en attendant que l'on puisse juger de ce qui en est, j'observerai qu'il se méprend lorsqu'il dit que je m'en suis servi pour expliquer les procédés du coucou femelle. En effet, si j'en ai parlé, c'est à l'occasion de la preuve que l'on trouve de cette loi dans les manières de faire des oiseaux qui couvent l'œuf du coucou, et non pour expliquer les procédés de la femelle de cet oiseau; et j'ai dit que, quoique le coucou ne couvât pas, ayant été statué qu'il se reproduiroit de même que tous les autres oiseaux par le moyen d'un œuf qui seroit couvé, il a fallu que le créateur suppléât à l'incapacité ou à la singularité du coucou, qui jamais ne couve. Il l'a fait, en prescrivant à un grand nombre d'espèces, de se charger de l'incubation de l'œuf de cet oiseau, et en leur intimant sa volonté d'une manière si forte et si expresse que, pour rendre ce bon office au coucou, elles renon-

cent à leurs habitudes les plus constantes et au sentiment que leur dicte la nature. Témoin en premier lieu la fauvette qui (comme nous l'avons expérimenté, le ci-devant vicomte de Querhoent et le ci-devant marquis de Piolene et moi), ne souffre ni œuf ni jeunes étrangers dans son nid, et qui néanmoins y reçoit l'œuf du coucou, le couve quoique seul, comme fit celle dont parle l'ornitologue Klein, et nourrit ensuite le jeune qui en provient; témoins encore un grand nombre d'oiseaux libres, lesquels, selon que le prouvent mes expériences, quittent leur nid, si on les réduit à un seul œuf autre qu'un des leurs, ou que celui du coucou... J'ai ajouté que l'acception que fait la fauvette de l'œuf de ce dernier oiseau, étant exclusive et en outre contraire à son naturel, cette acception ne peut être l'ouvrage de son instinct, et que, par conséquent, il ne faut l'attribuer ni à la fauvette qui, en couvant l'œuf du coucou, agit en raison inverse de ses habitudes innées et de celles de son espèce, ni au coucou qui par lui-même ne peut faire taire et rendre nul le sentiment naturel de la fauvette, et encore moins la faire agir d'une façon qui y soit contraire; de sorte que ladite acception ne provenant en effet ni du coucou ni de la fauvette, il faut de toute nécessité qu'elle soit le produit de quelqu'autre agent, l'ouvrage d'un tiers, ou l'effet d'une cause tierce et d'une cause assez puissante pour disposer à son gré de ces deux sortes d'oiseaux, et pour perpétuer l'un en faisant plier la nature de l'autre et en la faisant agir contrairement à ses procédés naturels et par conséquent au type de son espèce,

quoique ce caractère soit ineffaçable et à jamais permanent, comme le dit M. de Buffon.

De tout quoi j'ai conclu qu'une cause de cette sorte, qu'un agent ou un tiers dont le pouvoir s'étend aussi loin, et qui va jusqu'à commander à la nature et à lui faire quitter sa marche la plus ordinaire, ne peut être que son auteur lui-même ou le Créateur. Ainsi, au lieu de ne présenter (comme plusieurs, et même des savans, l'ont publié) qu'une bizarrerie, une anomalie, une irrégularité monstrueuse et un écart de la nature, les moyens employés pour la reproduction du coucou, portent visiblement et tout particulièrement l'empreinte de la main toute-puissante de l'auteur de toutes choses; ils forment une sorte de démonstration, peut-être unique dans son espèce, de l'existence de la providence et de l'empire absolu de l'Être suprême sur les créatures.

A plus de quarante expériences faites avec des oiseaux libres, et qui prouvent, soit par les habitudes de la fauvette, soit par celle des autres espèces, qu'un oiseau quelconque né et vivant en liberté quitte son nid en deux fois vingt-quatre heures, si après avoir jeté ses œufs on le réduit à un seul d'une espèce différente, et par conséquent si on le traite comme l'avoit été la fauvette de l'ornithologiste Klein, l'historien a cru devoir opposer un certain nombre d'autres expériences faites avec des oiseaux domestiques ou de volière, et il a objecté en outre,

Qu'il n'étoit pas égal qu'un œuf eût été déposé dans un nid par quelqu'un qui couve une hypothèse chérie, ou par un oiseau;

Qu'il eût fallu faire des expériences avec l'œuf du coucou;

Que la fréquente apparition de l'homme peut faire abandonner le nid où est l'œuf du coucou, et même son éducation ;

Qu'un fait contraire, fût-il unique, suffit pour faire tomber une proposition générale.

Mais la futilité de ces objections, ainsi que celle des expériences ou des observations qui y ont donné lieu, est très-facile à prouver. En effet, sans parler de la proposition qui me concerne personnellement, ou de l'*hypothèse chérie* (laquelle, puisqu'un résultat n'est pas une hypothèse, ne présente qu'un *quiproquo* au lieu d'une objection, et qu'une expression assez déplacée à l'égard d'un observateur que l'historien de la nature a qualifié d'exact, et qu'il a non-seulement associé à son travail sur les oiseaux pendant nombre d'années, mais dont en outre il a assez estimé les recherches ornithologiques pour lui en avoir demandé la cession à des conditions honorables, et pour les avoir ensuite insérées, du moins en partie, dans sa grande et magnifique histoire), n'a-t-il pas été démontré, par une multitude d'exemples, qu'un oiseau libre quitte son nid pour y avoir trouvé, substitué aux siens, un œuf unique et d'espèce différente, sans que la main de l'homme ait fait cette substitution ? D'autre part, contre le fait si connu et très-certain, que le rougegorge, la fauvette, le chantere et nombre d'autres oiseaux couvent l'œuf du coucou, s'il a été déposé dans leur nid par cet oiseau, que pourroit-on inférer de l'abandon qu'en feroit le rougegorge, la fauvette et tous ceux qui couvent l'œuf du coucou, si celui-ci avoit été ajouté ou substitué aux leurs par la main de l'homme, sinon

que pour avoir son effet, ou pour que l'œuf du coucou vienne à bien, l'introduction ou la substitution de cet œuf ne doit pas être faite par l'homme, mais par le coucou? et si des apparitions trop fréquentes obligeoient une femelle, couvant l'œuf de cet oiseau, à se retirer et à le quitter pour toujours, cet abandon ni cent autres semblables n'infirmoient certainement en rien la distinction dont jouit le coucou comme espèce, relativement à l'incubation de son œuf. Il est de fait que la destruction de quelques individus, et même celle de plusieurs centaines n'est rien dans la nature, parce que cette destruction ne peut empêcher la conservation et le type de l'espèce, et parce qu'il n'a été donné qu'à celle-ci de ne pouvoir être détruite que par la volonté du Créateur.

Enfin, l'objection, qu'un fait contraire, fût-il unique, suffit pour faire tomber une proposition générale, n'est ni plus juste ni mieux fondée; et véritablement, parce qu'il est quelques moineaux qui se servent du nid du martin, l'assertion que les moineaux font un nid, est-elle moins vraie, et doit-elle tomber ou être rejetée?

Quant aux expériences du critique, elles sont aussi frivoles que ses objections, presque toutes ayant été faites avec des oiseaux nés et vivant dans l'esclavage, et ne présentant ni la marche de ceux qui sont libres, ni l'assimilation requise.

Il est fort étrange que l'on ait cru pouvoir combattre des faits comme ceux que j'ai produits, avec de pareilles armes, et à l'aide des procédés bizarres et nuls de cinq ou six individus désavoués

désavoués par la nature ; et cependant l'historien les croit victorieux , et il en conclut : « Que
 » les femelles de plusieurs espèces de petits
 » oiseaux , qui se chargent de couvrir l'œuf du
 » coucou , se chargent aussi de couvrir d'autres
 » œufs étrangers ;

» Qu'elles couvent et font éclore un œuf
 » unique, autre que celui du coucou ;

» Qu'elles couvent quelquefois des œufs
 » étrangers de préférence aux leurs ;

» Que ces femelles repoussent avec courage
 » le coucou, lorsqu'il se présente pour déposer
 » son œuf dans leur nid ;

» Qu'elles mangent quelquefois les *privile-*
 » *giés* ;

» Que la passion de couvrir qui paroît quel-
 » quefois si forte dans les oiseaux , semble
 » n'être point déterminée à tels et tels œufs ,
 » puisque souvent ils les cassent , les mangent ,
 » et en couvent de clairs ou de factices comme
 » des œufs réels ; que par conséquent une cou-
 » veuse qui fait éclore soit un œuf de coucou ,
 » soit un autre substitué aux siens , ne fait
 » en cela que suivre un instinct commun à tous
 » les oiseaux , et conséquemment qu'il étoit
 » inutile de recourir à une loi particulière
 » pour expliquer les procédés de la femelle
 » du coucou : conclusions que termine leur
 » auteur , en disant qu'il devoit purger l'his-
 » toire de cet oiseau de tant de fables auxquelles
 » il a donné lieu , et s'opposer à l'entreprise
 » de ceux qui veulent faire entrer dans la
 » métaphysique des phénomènes naturels. «

Je ne m'arrêterai pas à réfuter ces derniers
 résultats aussi frivoles que les précédens , et

qui ne sont comme eux déduits que de quelques faits sans assimilation, que des procédés bizarres et inconséquens de quelques sérins abâtardis par l'esclavage; et, enfin, que d'un petit nombre d'expériences inadmissibles sans parité aucune, et ne manifestant que les désordres que produit la domesticité.

Je ne demanderai pas non plus si d'après tout ce que j'ai dit du coucou, et d'après ce qu'en a publié l'historien, l'on voit qu'il ait rempli la tâche qu'il a déclaré s'être imposée, et si véritablement il a rejeté de son discours sur cet oiseau toute opinion sans fondement et tout ce qui a trait à la fable; mais je dois observer que l'on n'y trouve pas même un mot de l'admission exclusive et très-remarquable que fait la fauvette de l'œuf du coucou dans son nid, et par conséquent du fait le plus important, et qui lui a été exhibé et objecté comme étant peremptoire et seul suffisant pour prouver le privilège de cette espèce. Est-ce oublié? il y a peu d'apparence: est-ce circonspection? je le crois. En effet, la proscription portée par la fauvette contre tout ce que l'on introduit dans son nid, étant aussi incontestable que l'admission qu'elle y fait de l'œuf du coucou, que peut-on opposer à des faits qui prouvent victorieusement la distinction et le privilège de cet oiseau? D'autre part M. de Buffon paroissant n'avoir pu donner de cette admission une raison qui le satisfît, et s'en étant tenu dans son discours sur la fauvette (édition in-12, et page 54 du petit in-folio, vol. 6), » à demander par » quel charme il se peut que la fauvette qui ne » souffre ni œufs ni jeunes dans son nid,

» couve l'œuf que le coucou dépose, après
 » avoir dévoré ses petits (il falloit dire jeté),
 » par quel charme elle se charge avec affection
 » de cet ennemi qui vient de naître, et elle traite
 » comme sien cet hideux petit étranger «; le
 critique a très-bien compris que, si ce savant,
 si judicieux et si profond, n'a pu motiver cette
 singulière distinction qu'en y mettant de l'en-
 chantement, le parti le plus expédient pour lui,
 qui vouloit n'y voir que de l'ordinaire et du
 naturel, étoit de s'en taire.

Il est vrai que M. de Buffon ajoute que c'est
 dans le nid de la fauvette babillarde que le
 coucou dépose le plus souvent son œuf, et que
 dans cette espèce le naturel pourroit être dif-
 férent de celui de la fauvette proprement dite;
 mais il est très-assuré que cette dernière ne
 souffre rien dans son nid, et qu'elle a à cet
 égard les mêmes manières de faire que la fau-
 vette babillarde: au surplus, l'une et l'autre
 sont nommément citées comme couvant l'œuf
 du coucou, dans le discours de M. Montbeillard
 sur cet oiseau, page 464, volume II, édition
 in-12.

Je terminerai ce supplément par observer avec
 un savant qui y a donné lieu, que non-seulement
 il n'est pas contraire à la saine métaphysique
 de déduire de certains faits naturels des vérités
 qui tiennent à cette science, mais que c'est
 chose placée, très-raisonnable et même fort or-
 dinaire; que l'illustre M. de Buffon n'a pas
 craint de philosopher ainsi dans plusieurs en-
 droits de son histoire, mais notamment dans
 son discours sur les cailles et sur les gobemou-
 ches; qu'il a fait plus, ne méritant que des

éloges ; et véritablement ce grand homme est-il moins l'historien le plus excellent , et nous paroît-il moins le peintre le plus parfait de la nature, quand, en nous traçant le tableau le plus sublime et le plus magnifique des ouvrages de la création, nous le voyons quitter son pinceau pour invoquer leur auteur et lui adresser ces belles paroles :

» Dieu de bonté, Auteur de tous les êtres,
 » vos regards paternels embrassent tous les ob-
 » jets ; mais l'homme est votre être de choix :
 » vous avez éclairé son ame d'un rayon de vo-
 » tre lumière immortelle ; pénétrez son cœur
 » d'un trait de votre amour ! «

Hist. nat. vol. IX, 1. v. p. 18, éd. in-12.

F I N.





S

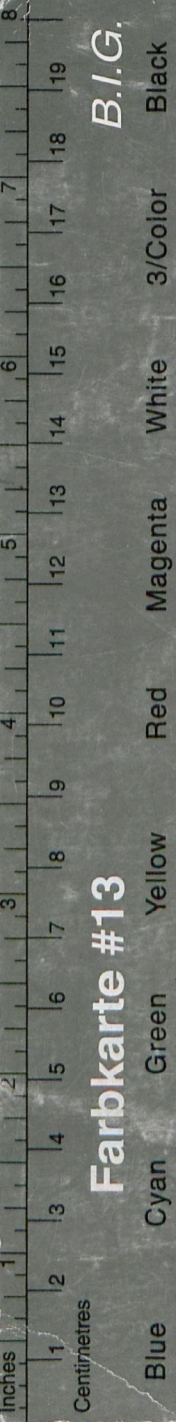
60470

17B 60470

SG 34329







Farbkarte #13

B.I.G.

HISTOIRE DU COUCOU D'EUROPE.

Ouvrage divisé en trois parties, dont la première renferme l'histoire du Coucou ; la seconde, les expériences ou les observations que l'auteur a faites sur cet oiseau extraordinaire ; la troisième, un Supplément, ou des notes critiques qui ont paru propres à mettre dans un plus grand jour les singularités de son histoire.

PAR M. A. J. LOTTINGER,

Médecin pensionné de la ville de Saarbourg ; agrégé honoraire et membre de plusieurs Sociétés de médecine et littéraires, et correspondant du Cabinet national de la Société de médecine de Paris.

A STRASBOURG,

CHEZ F. G. LEVRAULT, IMPRIMEUR - LIBRAIRE,
Rue des Droits de homm N.º 33;

Et se trouve à PARIS, chez Fuchs, quai des Augustins, N.º 23,

L' A N 5.